

Monsieur le chanoine Lionel Groulx

305.409714
G8821c
1950



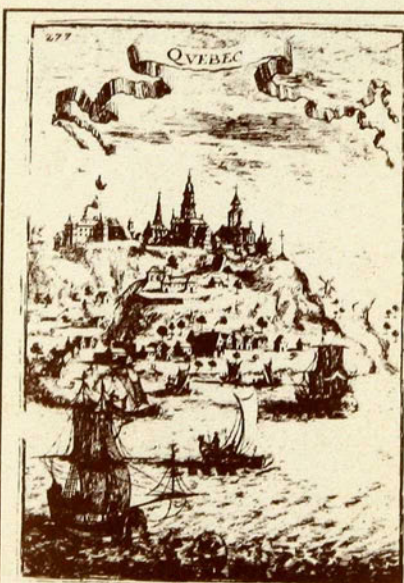
LA CANADIENNE FRANÇAISE



Conférence prononcée à la Maison Mère
des Sœurs de l'Assomption de la S. V.
à l'occasion de la collation des baccalauréats
le dimanche, 23 octobre 1949

NICOLET

1950



Bibliothèque Nationale du Québec

5 =
3-320

Monsieur le chanoine Lionel Groulx



LA CANADIENNE FRANÇAISE



Conférence prononcée à la Maison Mère
des Sœurs de l'Assomption de la S. V.
à l'occasion de la collation des baccalauréats
le dimanche, 23 octobre 1949

NICOLET

1950

HQ
1459
Q4 G76
1950

Imprimi potest

ALBERTUS MARTIN, v.g.

Nicolet, le 17 janvier 1950

QU'ATTEND DE VOUS --- --- LE CANADA FRANÇAIS?

Si je commençais par vous dire ce que j'entends par Canada français? Fabricant de film, voici peut-être les quelques images que je ferais défiler sous vos yeux.

Un groupe d'hommes et de femmes de France qui s'en venaient, il y a 300 ans, par delà la mer, s'agripper aux rives sauvages du Saint-Laurent, s'y fonder un foyer, y "provigner", comme ils disaient, une Nouvelle-France, faire à leur pays sa part dans la jeune Amérique.

Un groupe d'hommes et de femmes de France qui s'en venaient avec l'espoir de se forger une vie meilleure... mais qui savaient aussi à quel prix héroïque, en pays neuf, en terre vierge et dure, ils fonderaient ce foyer.

Un groupe d'hommes et de femmes, quelque peu mêlés, mais en somme nés de la meilleure France, celle de 1640 à 1680, qui apportaient ici toute la foi de leur pays, ses meilleures institutions, les plus hautes inspirations du grand siècle, la plus pure essence de l'esprit français.

Un groupe d'hommes et de femmes de France qui venaient pour explorer, coloniser, commercer, mais tout autant et souvent au-dessus de tout, pour évangéliser. Pèlerins de l'absolu, ils s'en venaient tendre à l'Indien, une main fraternelle pour le

hausser jusqu'à la foi. Et, pour donner à leur portion d'Amérique, un visage chrétien autant que français, ils planteraient des croix, beaucoup de croix, et tout à l'entour de la terre conquise par eux, ils dessineraient une vaste auréole d'apostolat missionnaire.

Un groupe d'hommes et de femmes de France qui s'en viendraient fonder Ville-Marie, cette perle, ce chef-d'œuvre de l'histoire coloniale... colonie qui, par son idéalisme chevaleresque, ses fins exceptionnelles, fait penser, disait, il n'y a pas longtemps, le géographe Blanchard, à un conte de fée ou à quelque chapitre de la *Légende Dorée*.

Qu'est-ce encore que le Canada français? Une poignée d'hommes de France qui, d'une vision et d'un courage à défier les distances, vont se tailler, dans l'espace américain, à l'échelle de leur siècle, un pays plus grand que l'Europe; insatiables aventuriers qui ambitionnent de mettre la moitié du continent sous leurs pieds; qui édifient à la fin une sorte d'empire où l'on verra le fleurdelisé flotter, un temps, depuis les rives de l'Atlantique jusqu'à l'arrière des Grands lacs, et, depuis la Baie d'Hudson jusqu'aux bouches du Mississipi.

Qu'est-ce encore que le Canada français? Un groupe de Français qui, tout en essouchant, labourant, guerroyant, commerçant, explorant, évangélisant, se constituaient une société d'essence catholique et latine, avec tous ses organes essentiels: un type de famille, d'école, un cadre paroissial, inspirés du meilleur spiritualisme; une société hiérarchisée, avec une large base paysanne, et

d'une paysannerie heureuse, prospère, comme alors il s'en trouve peu dans le monde, société couronnée à son sommet, d'une fleur d'élégance, d'un monde en dentelle, qui savait causer, s'amuser, vivre jusqu'à faire l'admiration d'un Montcalm et de bien d'autres. Bref une des plus parfaites images que la France ait jamais projetée hors de soi: un pays qui a ses tares, ses misères, mais, à tout prendre, d'un climat moral presque exceptionnel, où la France aurait pu se mirer comme une mère se mire dans le visage de son enfant.

Qu'est-ce encore que le Canada français? Un pays où il fait bon vivre, où l'âme est restée, au fond joyeuse. Ecoutez ses chansons. Penchez-vous sur son folklore. Et pourtant un pays d'alertes; un pays qui vit trop souvent dans l'angoisse, où l'homme se sent trop seul, trop abandonné, trop débordé, par sa tâche, dilué dans l'espace disproportionné: trop de terre pour trop peu d'hommes. Un peuple obligé de vivre, trop constamment, sur le plan héroïque, et qui, à la fin, écrasé par le nombre, par la misère, tombera, face contre terre, là-bas, un jour de septembre 1759, sur les Plaines d'Abraham.

Et qu'est-ce encore que le Canada français? Un mort? Non pas. Un blessé qui, presque aussitôt, se trouvera debout, pour durcir de nouveau sa volonté, recommencer une autre grande aventure: recommencer sa vie, sous un drapeau nouveau, en des cadres nouveaux, mais avec une âme toujours pareille. Seul, de tous les petits peuples des trois Amériques, à subir la catastrophe de la domination étrangère, il a résolu de

tenir tête à son malheur, dans un effort de dépassement.

Et alors que sera-ce encore, en ces jours-là, que le Canada français? Une poignée de vaincus - 65,000 - dans un pays qui a connu, l'un des premiers du monde, la guerre totale; mais habité par une génération d'hommes restés passionnés de liberté et d'indépendance, résolus à vivre et à survivre; qui, malgré les invites et malgré les agressions, n'accepteront de sacrifier aucune parcelle de ce qui fait leur âme: ni leur langue, ni leurs lois, ni leur foi, ni leur dignité d'hommes et de Français, mais en face des nouveaux venus, réclameront, dès lors, la pleine égalité juridique et politique. Le Canada français! C'est encore une poignée d'hommes, le même petit peuple, de moins de 100,000 âmes toujours, qui, pour vivre et survivre, commencera hardiment la longue bataille de son autonomie, bataille qui dure encore, mais qui par des victoires successives, victoires à peu près sans recul, vont le conduire, d'étape en étape, du moins dans le Québec, à ce haut palier de nationalité libre dans un Etat souverain.

Mais poursuivons. Qu'est-ce toujours que le Canada français? Un petit peuple tronçonné par l'émigration (phénomène du 19^e siècle), migration fatale d'un peuple paysan établi sur une bande de terre trop mince et trop souvent restée plus mince qu'il ne faut par l'indolente politique; aujourd'hui peuple disséminé dans toutes les provinces canadiennes de l'Atlantique au Pacifique, vivant, dans sa dispersion, une vie souvent difficile - en des climats peu favorables à sa vie française et catho-

lique - mais peuple toujours épris de liberté, nulle part résigné à la servitude, l'une des rares minorités, en Amérique du Nord, qui a su défendre, jusqu'à l'héroïsme, sa langue et sa foi.

Un peuple enfin que beaucoup n'aiment pas; qui pourtant n'a de haine contre personne, qui n'a jamais fait de mal à son voisin, qui n'a jamais convoité ni volé ni le bien ni le droit d'autrui, peuple qui ne parle pas beaucoup de *fair-play*, mais qui n'a jamais oublié de le pratiquer, qui n'a jamais élevé ses exigences ni ses prétentions au delà de son droit de vivre, mais de vivre, par exemple, normalement, dignement sa vie dans le respect des lois et de la constitution de son pays; bref, un peuple simple, fraternel, confiant, disposé à croire à toutes les chartes de liberté, même à celles qui naufragent dans l'Atlantique.

Voilà le Canada français. Combien de petits peuples, en ce bas monde, pourraient faire passer sur l'écran, autant de nobles images? Et n'ai-je pas raison d'apercevoir, dans ce petit peuple français, d'âme et de structure catholiques, l'une des grandes entités spirituelles de ce continent? De ce Canada français, Mesdemoiselles, vous êtes les filles. Vous avez cet honneur. Vous pouvez maintenant mesurer vos devoirs.



Pourquoi d'abord ne pas mesurer votre puissance? Une jolie femme demandait un jour avec coquetterie à un malin: "Me trouvez-vous intelligente?" Le malin répondit: "Plus qu'on le pense, mais moins que vous le pensez". Si vous me demandiez: Sommes-nous vraiment si influentes, si puissantes dans la vie d'un peuple? Je vous répondrais en corrigeant la réponse du malin: "Plus qu'on ne le pense et peut-être autant que le pensez".

Un brillant essayiste, Jean Carrière, n'a-t-il pas prétendu tirer une loi de civilisation des hauts et des bas de l'influence féminine dans le monde? "Chaque fois que l'esprit mâle", a-t-il écrit, "l'emporte sur l'esprit féminin, il y a violence, despotisme, abus de la puissance et barbarie. Chaque fois que l'esprit féminin l'emporte sur l'esprit mâle, il y a arrêt, décomposition et décadence. Chaque fois que l'esprit masculin et l'esprit féminin exercent une influence à peu près égale, il y a splendeur, prospérité et épanouissement complet de la vie civilisée". Le 21 octobre (1945) le Pontife romain prononçait cette solennelle parole: "L'agitation fiévreuse de notre époque de surmenage et davantage l'incertitude du lendemain, ont placé la femme au premier plan dans les programmes tant des amis que des ennemis du Christ et de l'Eglise". Après de tels et si augustes propos, Mesdemoiselles, tout vous défend de douter de vous-mêmes et de votre pouvoir.

Mais en quels domaines exercer votre influence? Quelles formes revêtira votre action? Ici, pourquoi ne pas invoquer l'exemple des aïeules

et reprendre quelques autres images du Canada français. Qu'était-ce encore que la Nouvelle-France?

Une poignée de petites femmes de France, quelques châtelaines, mais la plupart des femmes d'humbles colons, hier couventines, "filles du roi" élevées dans des hospices, et maintenant isolées au bord des bois, peuplés de fantômes, mal logées, mal vêtues, presque toujours sans médecin, et qui n'ont jamais refusé le glorieux fardeau de la maternité, qui ont fait aller berceau après berceau, et qui, près de ces berceaux, ont toujours trouvé le courage de rire et de chanter. Une poignée de Françaises qui ont fait les 65,000 de 1760 - et une autre poignée de Françaises qui, des 65,000, ont fait les 4 millions de Canadiens français d'aujourd'hui. Des femmes au cœur grand et fort, dont l'ont pourrait dire comme Madame de Maintenon disait de je ne sais plus qui: "Chez elle le cœur est mort le dernier". Voilà de qui vous êtes encore les filles.

Qu'est-ce encore que le Canada français? Une poignée d'autres Françaises, l'humble et glorieuse phalange des institutrices, des éducatrices. Et, pour ce coup, quel défilé à confier au film: en tête les fondatrices des grandes familles religieuses: Mère de l'Incarnation, Mère Bourgeois, Mère d'Youville, puis Mère Marie-Anne, Mère Marie-Rose, Mère Gamelin, les quatre demoiselles de M. le curé Harper et, derrière elles, la théorie interminable de leurs institutions et de leurs filles spirituelles: toutes ces maisons, comme la vôtre,

élevées au service de la jeunesse; toutes ces cornettes qui cachent le visage plus facilement que le cœur. Puis l'image s'élargit encore, et voici toute la légion des petites institutrices des rangs, celles qui ont appris à lire et à prier à tant de générations de nos ancêtres. Et voici encore ces héroïques petites femmes de nos luttes scolaires, maîtresses impayées et impayables de l'Acadie, de l'Ouest, gardiennes des Ecoles de l'Ontario, toutes ces femmes bénies qui, avec nos mères, nous ont gardé la langue, la culture ancestrale, les traditions de foi dont nous vivons encore.

Qu'est-ce encore que le Canada français? D'autres Françaises, d'autres Canadiennes, fondatrices de presque toutes nos maisons d'hospitalisation. Réseau d'œuvres de charité, d'assistance à toutes les misères, qui, pareilles aux racines et radicelles des souches fécondes, se ramifient indéfiniment à travers tout notre pays, débordent nos frontières.

Qu'est-ce encore que le Canada français? La légion héroïque des petites Canadiennes missionnaires, des chercheuses de la belle aventure qui soit au monde, qu'on trouve sur toutes les routes des missionnaires canadiens. Aventure qui révèle tout ce qui est resté de force propulsive dans l'âme d'une jeune nationalité nourrie pendant cent ans d'un rêve d'empire. Aventure spirituelle, cette fois, où l'on se jette, avec un tel élan sur tous les points du monde où l'étoile du Rédempteur cherche encore des âmes à gagner. Et, par ces enfants de chez nous, je vois notre petit Canada français,

emporté par je ne sais quel souffle mystique, associé au mouvement missionnaire universel: ce qui nous valait en ces tout derniers jours, cet éloge émouvant du délégué apostolique au Canada: "Les chrétiens du Canada méritent d'entendre ces paroles que saint Paul adressait aux premiers chrétiens de Rome: "Votre foi est connue de par le monde entier".

Qu'est-ce enfin que le Canada français? C'est la Canadienne en société. C'est la reine de nos manoirs, de nos salons, de ce petit monde en dentelles, dont je vous parlais tout à l'heure, où l'on dut lutter contre la rudesse des mœurs masculines, rudesse du langage, des manières, développée dans la vie des camps, dans les trop longs séjours au fond des bois, en sauvagerie... et où l'on finit par former cette aristocratie coloniale, vantée par Charlevoix et bien d'autres, élite qui aimait s'adonner aux joies de l'esprit, qui se plaisait à causer d'art, de littérature, de science, de politique, qui raffinaient sur le costume, ornaient volontiers ses demeures de beaux meubles, de belles peintures et tapisseries, ne mangeait bien que dans de la fine vaisselle d'argent, aimait boire les meilleures crûs de la vieille France — et qui vaudra au Canada d'apparaître, dans le nouveau-monde, comme un authentique morceau de France. Et vous savez quelle part, les Canadiennes d'autrefois ont prise à la formation de cette société. Je ne sache pas qu'elles aient tenu "Chambre bleue"; mais l'ingénieur Franquet nous dira que les femmes de Montréal "parlent un français épuré, n'ont pas le moindre accent". Charlevoix dira, pour sa part, que

les Canadiens ont beaucoup d'esprit, mais "surtout les personnes du sexe qui l'ont brillant, aisé, ferme, fécond en ressources, courageux et capable de conduire les plus grandes affaires". Il dira encore, — et c'est à propos des demoiselles de grande famille — qu'elles "n'apportent ordinairement pour dot à leurs maris que beaucoup d'esprit, d'amitié et d'agrément..." Kalm, le Suédois, qui passe en Nouvelle-France en 1749, observe, sans doute, que les jeunes filles du Canada, "sont vives et ont la langue bien pendue", et qu'"elles se frisent et se poudrent les cheveux le dimanche", mais il constate aussi que "les dames Canadiennes, celles de Montréal surtout, sont très portées à rire des fautes de langage des étrangers". Le voyageur en donne cette raison que le français n'étant "presque jamais" parlé, devant elles, que par des Français, "les belles Dames du Canada ne peuvent entendre aucun barbarisme ou expression inusitée sans rire".

Où sont les domaines où ne s'est pas déployée l'action féminine? Et quels titres, Mesdemoiselles, vos aïeules se sont créés à la reconnaissance d'un peuple! Je me souviens qu'un jour, ayant exposé les grandeurs et les sublinités de l'Incarnation, - je prêchais une retraite à des enfants - je m'avisai de demander à mon auditoire de fillettes: "Quelle est la plus grande femme de l'Histoire?" - Je m'attendais qu'on me répondît naturellement: "La Sainte Vierge!" Une petite brunette se leva pour me crier: "La Canadienne!" Au vrai, la réponse me parut un peu chauvine. "Pourquoi, la Canadienne?" lui demandai-je. - "Mais parce qu'on chante *"Vive la Canadienne!"* En effet,

Vive la Canadienne!, chanson qui fut un temps, avant l'*O Canada*, presque le chant national, chez nous, chanson qui exprime le culte de tout un peuple pour les admirables femmes de son pays. Chanson qui devra vous rappeler aussi qu'on n'est pas pour rien placé si haut dans le culte populaire.

Mais encore un fois, en quel domaine, Mesdemoiselles, agirez-vous? Qu'attend de vous le Canada français? Vous inciterais-je à l'action politique? Me fais-je illusion? Dans sa célèbre allocution sur les *Devoirs de la femme dans la vie sociale et politique*, il me paraît que le Saint-Père Pie XII met l'accent sur le social bien plus que sur le politique. L'action politique, je vous vois l'exerçant de l'extérieur, avec l'arme du suffrage, non toutefois pour apprendre aux hommes à s'en mal servir, ce qu'ils savent déjà fort bien et peut-être mieux que vous; ni non plus, pour les aider à faire décrier ou à tuer la démocratie, ce dont ils peuvent se charger tout seuls. Votre action politique, je vous vois encore l'exerçant par l'intervention de vos groupements, par toute une action intellectuelle féminine, autour des problèmes de la famille, des droits et des devoirs de la femme, des conditions du travail féminin, de la protection de la jeune fille, du travail des adolescents, de la rééducation des jeunes délinquants, du sort à faire à l'enfance abandonnée, défendant les assises du foyer, le respect du mariage, orientant la législation vers un ordre chrétien, éclairant des députés qui ont rarement surplus d'éclairage.

Au lieu de vous battre pour un siège au parlement, je vous vois défendant l'âme de vos sœurs,

plus tard de vos fils, de vos filles contre les trafiquants d'immoralité, propriétaires de cinémas ou de maisons de vice, vendeurs de journaux et de magazines infâmes, cachés dans leurs kiosques, comme dans un affût de chasse, pour courir sus à la pureté de l'enfance et de l'adolescence. Je vous vois prêchant la rentrée au foyer, à vos sœurs, aux mères dénaturées, tristes produits de la civilisation industrielle et moderne, restaurant cette chose demeurée jusqu'à ces derniers temps, inviolée et inviolable, le plus bel ornement de la femme et qui s'appelait l'instinct maternel. Je vous vois apprenant à ces pauvres égarées, à mettre leurs enfants au-dessus de l'argent, quand l'argent n'est pas nécessaire; quand l'argent de la déserteuse n'apporte rien au foyer, rien pour mieux loger, mieux vêtir, mieux nourrir les petits, mais ne sert qu'à acheter des babioles, quelque peau de poil à se mettre sur le dos.

Je vous vois encore tâchant à introduire, dans nos mœurs politiques, un peu de dignité, un peu de sens national, rappelant à vos camarades masculins, à vos grands frères, à vos parents même, si nécessaire, le respect du vote, leur redisant parfois qu'on ne vend pas sa conscience, son suffrage, pour une poignée de piastres ou de sous, encore moins pour un verre de bière. Je vous vois, jeunes filles d'honneur et jeunes électrices patriotiques, enseignant aux hommes qu'au-dessus du parti et de la boîte à scrutin, il y a la nation et il y a la patrie, vous efforçant d'élever le choix et la fonction de l'homme public, fonction trop conséquente sur la vie d'un peuple pour que les meilleurs titres

à l'aborder soient trop souvent l'absence de scrupules et une paire de poumons sonores. Je vous vois vous appliquant à convaincre votre milieu que, pour un petit peuple catholique et français comme le nôtre, vivant dans les conditions où il vit, ayant à défendre les augustes enjeux que vous savez, obligé, de par sa foi, à donner, en son pays, les plus hauts exemples de civisme et d'honnêteté publique, la fonction politique, dis-je, est la chose la plus détestable et la plus avilissante du monde, si elle n'est jugée et acceptée comme une fonction sacrée.

Voudriez-vous toucher à la politique de plus près? L'expérience m'a appris qu'il est parfaitement vain d'empêcher de se porter candidat, un homme atteint de la candidaturite. J'ai peur qu'il en soit de même des aspirantes à la candidature. En tout cas, Mesdemoiselles, les parlements vous sont ouverts; il ne vous reste qu'à y entrer. Mais, je vous l'avoue, je ne vous vois pas très bien dans les bagarres électorales que ces affreux hommes ont transformées en foires d'empoigne. Et quant à l'élection par acclamation, ne comptez pas trop sur la galanterie des hommes pour vous l'offrir. Ces messieurs ne vous céderont pas plus leur place au parlement qu'ils ne vous la cèdent dans l'autobus et le tramway. Et s'il ne s'agit que d'aller leur apprendre à bavarder à côté de la question, il y a longtemps qu'ils peuvent vous en remontrer.

Qu'attend de vous le Canada français? Puis-je mieux faire, pour vous répondre, que d'emprunter les paroles du Pape qui vous rappellent, Mesdames et Mesdemoiselles, que "votre fonction", votre

disposition naturelle, "c'est - eh bien, oui, - c'est la maternité". "Chaque femme est faite pour être mère; mère dans le sens physique du mot", (c'est encore le Pape qui parle) ou mère "dans le sens plus spirituel, plus exalté, mais non moins réel du mot". Ce qui veut dire, si je ne me trompe, que pour la femme, il y a autant de façons d'être mère qu'il y a de façons d'être dévouée. Vous pouvez vous instruire, tant que vous voudrez, autant que vous le permettent vos moyens et vos dispositions d'esprit, - ainsi pensait, il y a déjà longtemps, saint François de Sales, plus généreux que Molière et Montaigne - . Vous savez d'ailleurs que le bonhomme Chrysale est moribond, s'il n'est point mort et qu'il n'y a plus d'hommes à vous contester égalité d'intelligence que ceux qui redoutent votre concurrence. Par surcroît vous avez tenu à démontrer de mille manières et souvent énergiques, que s'il y a encore un sexe faible, ce n'est peut-être pas celui que l'on pense. Donc vous pouvez être savantes de la tête aux pieds; toutes les carrières intellectuelles, artistiques, vous sont ouvertes, disait équivalement François de Sales, à la seule condition de ne pas acquérir du savoir, pour uniquement en faire étalage, comme s'y adonnent trop souvent ces tristes hommes, ou, pour oublier, au profit de la grammaire, de la littérature, de la peinture, ou de l'astronomie, vos devoirs de femmes, vos devoirs d'épouses et de mères. Ces paroles sont dures, disent parfois les mondaines. Que voulez-vous? Si ce monde doit vivre; si, à moins d'être frappés de stupeur devant les récentes et formidables découvertes, nous n'avons point qu'à nous asseoir au bord des chemins ou aux

sommets des collines, pour attendre la bombe russe ou les trompettes du jugement dernier, il faut tout de même, Mesdemoiselles, vous rendre à quelques évidentes vérités et, par exemple, à celle-ci, qu'en certaine fonction vous êtes irremplaçables; puis, à cette autre vérité, qu'un peuple meurt tous les jours; qu'il y a plus de morts dans nos cimetières qu'il n'y a de vivants sur notre sol et que par conséquent, il n'y a d'avenir, pour un peuple, une nation, que s'ils se récréent sans cesse, se refont sans cesse des enfants, des femmes, des hommes. Que dis-je? Parce qu'un peuple meurt tous les jours, il lui faut renaître tous les jours plus encore qu'il ne meurt. Cependant, je n'ai pas à vous l'apprendre: il n'y a d'hommes, de femmes, d'enfants, que s'il y a des familles qui ont le courage d'en faire. Et les familles qui travaillent pour l'avenir et pour l'accroissement de la nation, ce sont les familles d'au moins trois enfants, celles qui laisseront un survivant outre les deux remplaçants du père et de la mère. Que voulez-vous encore? Il en sera ainsi tant que les enfants ne tomberont pas du ciel ou ne se ramasseront pas tout faits sous les feuilles de choux ou chez les sauvages. La mort guette les peuples où les familles trahissent le premier de leurs devoirs. Pour vivre, pour garder nos positions, on vous l'a dit cent fois; nous ne pouvons compter, nous, sur l'immigration; nous ne pouvons compter que sur nos berceaux et sur le courage de la Canadienne française. Si vos aïeules, mesdemoiselles, avaient fait comme font aujourd'hui beaucoup de leurs descendantes, il n'y aurait plus de peuple canadien-français; ou il ne resterait plus qu'une poussière de peuple. C'est

pour la même raison, que vous avez l'étrange spectacle de grands peuples qui dépensent des milliards pour défendre leur vie sur les champs de bataille, pendant qu'entre deux guerres, ils s'acharnent à se détruire de leurs propres mains, par la pratique du suicide national à leurs foyers, quittes, du reste, à la première alerte, et pour se tirer du péril, à faire appel à tous les peuples du monde qui ont le courage de se faire des enfants. Et c'est encore ainsi qu'aujourd'hui, armé de statistiques impitoyables, on peut parler du crépuscule rapide des races blanches, en train de se tuer par égoïsme, par le mépris des lois de la vie, encore plus sûrement que ne pourraient les tuer demain, la revanche des jaunes ou de la bombe atomique.

Votre tâche pourrait encore consister à restaurer l'esprit de famille, à reprendre, d'une certaine façon, l'œuvre des aïeules. Nous célébrons volontiers la famille d'autrefois. Rappelez-vous néanmoins en quelles conditions défavorables, presque anormales, s'est formée la première famille canadienne, au début de la colonie. Ces arrivages de vaisseaux chargés de femmes, de filles du roi! Et ce régime du mariage obligatoire; les célibataires, et des célibataires de vingt ans, traqués comme des criminels, parce que célibataires; l'arrêt du Conseil souverain enjoignant aux garçons d'avoir à prendre femme dans les quinze jours qui suivaient l'arrivée des navires. A coup sûr, c'est le régime des fréquentations réduites au minimum. Les navires abordent; garçons et filles sont mis en face les uns des autres. Et il faut compter sur le coup de foudre. Mais si le coup

de foudre ne se produit pas? Après ces mariages un peu trop bâclés, les couples prennent la route du bois des petites colonies, où l'on manquera atfreusement de secours religieux: un missionnaire ambulant qui, vers 1681, passe une fois par mois, toutes les six semaines. D'après de Meulles, en 1683, les trois-quarts des habitants n'entendaient pas la messe quatre fois l'année ni n'étaient plus instruits de religion que les sauvages. Sous Denonville, le mal persiste encore; la plupart des peuples, nous dit-on, n'entendant la messe que trois ou quatre fois l'année "et ne font presque point de religion" (28 sept. 1685). En ces étranges conditions, comment ne pas trembler pour l'avenir de la famille canadienne?

Deux femmes, deux femmes du monde, deux laïques l'ont sauvée: Madame d'Aillebout, veuve de l'ancien gouverneur, qui, aidée, conseillée par le Père Chaumonot, puis relevée plus tard par Anne Gasnier, veuve d'un autre grand de la colonie, Jean Bourdon, fondaient la Confrérie de la Sainte-Famille pour la "Réformation des ménages", disaient-elles. L'œuvre se répandit. Après quelque temps, Mgr de Laval donnait sanction officielle aux admirables constitutions de la Confrérie. Et voilà comment quelques années plus tard, la famille canadienne allait apparaître au jeune abbé de Saint-Vallier, le futur évêque, sous les traits d'une petite communauté religieuse bien réglée: le joyau de la jeune Eglise du Canada.

Qui de vous, Mesdames et Mesdemoiselles, pour la réforme de notre famille moderne, voudra reprendre quelque œuvre analogue? Et quel mal

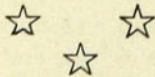
y aurait-il à vous ramener de préférence au secteur-famille, si ce secteur est celui où vous excellez, ce'ui où vous pouvez atteindre le plus sûrement à toute votre grandeur de femmes? Et surtout si ce secteur est essentiel à la vie du monde, et d'abord à la survivance de notre Canada français? C'est encore le Pape qui vous en avertit et en termes de quelle gravité: "Le sort de la famille, le sort des relations humaines est en jeu". "*Tua Res Agitur*", vous dit la vigie du Vatican. "Chaque femme, insiste le Pape, a donc l'obligation", notez-le-bien, "la stricte obligation en conscience, de ne pas se refuser à l'action, mais au contraire de passer à l'action de la façon la plus convenable à la condition de chacune, afin de repousser les courants pervers qui menacent le foyer, afin de s'opposer aux doctrines qui en mettent en péril les fondements mêmes, et afin de préparer, d'organiser et de parfaire sa restauration".

Ne nous payons pas d'illusions mortelles. Bien des choses sont à reprendre, dans nos familles d'aujourd'hui, pénétrées, minées, dissociées par toutes sortes d'idéologies perverses. Sans doute, le premier devoir consiste-t-il à peupler les foyers, mais les peupler ne suffit pas. Il faut élever les enfants que l'on y met. Seconde tâche qui n'est pas inférieure à la première par ses redoutables résultats, mais tâche peut-être aussi en péril que la première. A quoi bon mettre des enfants au monde, si l'on s'arrange pour ne pas s'occuper d'eux, autant dire pour qu'ils ne valent rien? Un million, trois millions d'hommes, mous, invertébrés, jouisseurs, ne font pas un vrai peuple. Un

peuple ne vaut que ce que valent moralement les individus qui le composent. Or qui prépare, qui fait, après Dieu, la valeur morale des hommes? L'éducation, me répondez-vous. Mais où se donne l'éducation première et même seconde? Dans la famille. Par qui d'abord? Par la mère. Mais si les mères ne valent rien, que vaudra la race d'hommes enfantée et élevée par elles? Combien d'hommes sont restés toute leur vie des fantômes d'hommes, parce qu'une mère éducatrice leur a manqué? Et si ces mères ne sont pas, jusqu'au fond de l'âme, des Canadiennes françaises et des catholiques; si elles ne savent ni de quelle nationalité ni de quelle culture ni de quelle foi, elles sont; si elles ne sont pas attachées à leur langue, aux traditions de leur petit peuple; si elles s'intéressent aux œuvres nationales et chrétiennes autant qu'à leur premier chapeau, comment pourront-elles former des petits Canadiens français et des petites Canadiennes françaises et des catholiques?

En revanche, quelle œuvre que la première éducation au foyer familial, quand elle est faite et bien faite! Aider un enfant à conquérir la plénitude de sa personnalité, à gagner sa liberté, à la dégager des bandelettes empoisonnées des mauvais instincts et des mauvais caprices; lui apprendre à se libérer de toutes les diathèses héréditaires, de toutes "les misères de l'individualité matérielle"; recréer l'homme en quelque sorte; faire de lui, non pas un vaincu, mais un vainqueur de la vie; non pas un déchet, mais une valeur dans son pays, tirer l'âme de sa prison et la replacer au visage de l'enfant, comme un reflet divin, quelle entre-

prise à tenter un cœur de femme qui a gardé, en toute droiture et élévation, l'instinct maternel! Et quel est l'homme ou la femme de valeur qui ne porte, dans l'âme et au front, le sceau, l'empreinte d'une grande femme qui fut sa mère? Et quel hommage peut valoir, pour une mère, celui d'un fils qui lui dirait, comme Dante à Béatrice: "J'étais esclave; tu m'as fait libre!" Et quel hommage encore que celui que Papineau, à 80 ans, rendait à sa mère: "Vous me croirez, j'espère, si je vous dis: j'aime mon pays... Ce sentiment, je l'ai sucé avec le lait de ma nourrice, ma sainte mère".



Des enfants, des hommes de haute qualité, vous n'en refuserez pas à notre Canada; Canadiennes françaises, vous ne les refuserez point à la survivance de votre culture.

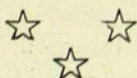
Sur ce point, je vous ai encore dit tout à l'heure, l'œuvre des aïeules, l'œuvre d'affinement de la langue, des manières, de l'esprit, qu'elles avaient accomplies au fond des manoirs, dans leurs salons, l'exquise fleur d'élégance française qui avait poussé, par elles, en terre canadienne, et qui faisait le charme de nos visiteurs de France. Cette fleur d'élégance, vous empêcherez qu'elle ne meure. Notre peuple fléchit la tête parfois; il n'a pas assez de fierté ni dans l'esprit ni dans les yeux. Il faut qu'il sache et il le saura par

vous, Mesdemoiselles, qu'il habite pourtant un milieu culturel exceptionnel au Canada et en Amérique, pour la formation de la personnalité humaine: milieu catholique et français qui lui compose un climat moral privilégié. Il faut qu'il sache encore que toutes les chances d'une civilisation originale, saine, conforme au christianisme éternel, sont pour nous. Vous lui apprendrez qu'il n'y a pas de citoyens de second ordre en ce pays; que les gens de sa race, possèdent égalité de droits, égalité de privilèges dans tous les domaines, et que ses pères lui ont acheté cette égalité assez cher pour qu'elle soit invendable. Notre peuple galvaude un peu trop sa langue; il est trop prêt à la sacrifier pour des fins utilitaires; il n'en est pas fier. Apprenez-lui que sa langue n'a jamais empêché de réussir que les incapables. Apprenez-lui surtout que sa langue est une langue de grands civilisés, et qu'il n'y a que les imbéciles, les orangistes, les fonctionnaires fédéraux et quelques tribus sauvages à ne pas la savoir.

C'est vous indiquer, Canadiennes françaises, l'œuvre sans prix que vous pouvez accomplir, toujours dans votre secteur. *Tua res agitur*. Ce n'est pas seulement, ni même principalement dans les luttes économiques ou politiques que se décident l'avenir d'une nation, le salut d'une culture. C'est d'abord dans l'esprit et dans le cœur des hommes. C'est au creux des foyers que vous saurez fonder, et que vous saurez animer, foyers où il y aurait, par-dessus tout, un homme et une femme passionnés pour leur rôle et leur mission; un foyer où il y aurait des enfants et où

ces enfants pourraient grandir dans une atmosphère française et chrétienne; où partout, autour d'eux, l'exemple, la tenue de leur père et de leur mère, la correction, l'élégance des manières et de l'esprit feraient le plus bel ornement de la maison; où la langue qu'on y parlerait, les livres qu'on y lirait, la musique qu'on y jouerait, tout jusqu'au choix du mobilier, et jusqu'aux moindres détails de l'intérieur et de la vie quotidienne rappelleraient la noblesse et la finesse de la race dont l'on est. Voilà ce qui prépare une élite et parfois ces êtres d'exception qui, aux heures de crise, sauvent une nation, ou, en tout cas, lui permettent d'atteindre ces sommets qui font l'immortalité d'une culture. "Qu'importe l'Océan", a dit Saâdi, "une fois que l'Océan nous a livré sa perle". Je ne dirai pas: qu'importe la femme pourvu qu'elle ait mis au monde un grand artiste, un grand savant, un grand homme. Je ne dirai pas même, comme on l'a dit de Florence et de l'Italie, à propos de Dante, que "peut-être l'objet final d'une histoire, d'un homme, d'une race, est de mettre au monde un Poème". Mais je dirai: quelle enviable gloire, tout de même, pour une femme, souvent la plus humble, la plus obscure, que d'avoir collaboré, ne serait-ce que de loin, à l'élévation spirituelle des siens ou de son pays, et peut-être, à quelque mystérieuse germination du génie! C'est à quoi songeait, je pense, François Mauriac, un jour que, devant le miracle des Guérin, ces jumeaux du Cayla, jumeaux de grâce et de noblesse françaises, il rêvait aux vertus du terroir familial qui avaient rendu possible la naissance de ce couple sans égal dans les lettres: "Des siècles de perfectionnement sont

nécessaires", écrivait Mauriac, "pour qu'une famille française, à un moment de son obscure histoire se pare tout à coup à sa cime, de deux fleurs fragiles et admirables: Eugénie et Maurice".



Jeunes filles, femmes de chez nous, vous ai-je montré, comme je l'aurais souhaité, la grandeur et la beauté de votre mission, il faudrait peut-être dire: la *nécessité, l'urgence* de votre action? Ayez pitié de ces pauvres hommes qui ne peuvent tout faire sans vous. Et s'il vous paraît parfois qu'ils s'acquittent assez mal de leur propre partie, ayez encore pitié d'eux. Et plutôt que de les priver de votre aide ou de votre concours, vous, Mesdames, qui n'êtes pas issues, comme nous, du limon ou de la boue, mais d'une belle côte d'homme, récitez plutôt sur les hommes, les deux vers de Péguy:

"Seigneur, vous les avez formés de cette terre,
"Ne vous étonnez pas qu'ils soient trouvés ter-
reux!"

Il y a quelque chose de pis qu'une femme, ai-je lu quelque part: c'est une femme en colère. Mesdames et Mesdemoiselles, je voudrais vous voir entrer en colère, en quelque sainte et vigoureuse colère, contre les ennemis, les destructeurs de nos meilleures traditions. Le pis, ce n'est pas toujours que les mauvais fassent le mal. C'est que les bons, les bien-pensants voient le mal et n'en soient pas émus; voient faire les malfaiteurs et les laissent

faire. C'est que les bons sachent quoi faire pour réparer le mal, vaincre le mal par le bien et ne fassent rien. Le pis, c'est qu'il y ait, au milieu de notre peuple, même en des époques où nous jouons notre vie, c'est qu'il y ait tant d'exploiteurs pour le tromper, tant de marchands de narcotiques pour l'entretenir dans le sommeil, le rendre incapable de toute réaction; c'est qu'il y ait tant de jeunes gens et de jeunes filles qui gaspillent leur jeunesse, qui passent au travers de la vie, sans une fleur bleue à l'esprit, sans jamais une pensée pour la race, pour le petit pays dont ils sont, comme s'ils n'étaient d'aucune foi, d'aucune patrie, d'aucune nationalité, et que la jeunesse, la bonne jeunesse, ressente si peu ce mal effroyable et fasse si peu pour en guérir sa génération. Le mal, c'est que nous, catholiques, dans ce monde qui tourne à l'envers, le spectacle nous soit offert, tous les jours, d'une Eglise ignorée, bafouée dans ses dogmes et sa morale; c'est que le spectacle nous soit aussi offert d'un Christ qui traverse le monde, comme jadis, sur le chemin de douleur, dans un ouragan d'imprécations, de railleries et de blasphèmes, couvert de coups et de crachats, et que, tout le long de son chemin, il n'y ait aussi, comme jadis, qu'une haie de curieux, de spectateurs ou de touristes. Ah! permettez-moi de vous le répéter: *Tua res agitur*. Il y va de toute votre destinée de femmes. Il y va de la destinée de votre province, puisque le Canada français se meurt de n'avoir pas de Canadiens français et qu'il n'y aura demain de Canadiens français que si vous acceptez qu'il y en ait. Et je voudrais vous persuader, en même temps, que toute votre foi est engagée dans l'aven-

ture. Persuasion qui doit être déjà vôtre, si j'ai réussi à vous montrer les grandeurs du Canada français et à quelle hauteur placer le rôle de gardiennes de son âme.

Comment ne pas me rappeler, en ce moment, un autre passage encore fameux de Péguy: "Si les catholiques savaient! Eux seuls sont en état de répondre aux besoins du monde; ils pourraient prendre la tête de l'histoire temporelle, rien ne tiendrait devant eux". Certes, je n'ajouterai pas comme Péguy: "Ils (les catholiques) sont trop bêtes pour ça". Il me semble plutôt, pour parler comme Ernest Psichari, "que les jeunes sentent obscurément qu'ils verront de grandes choses, que de grandes choses se feront par eux. Ils ne sont pas des amateurs ni des sceptiques. Ils ne seront pas des touristes à travers la vie. Ils savent ce qu'on attend d'eux".





BNQ



000 362 230